

Jean-Louis Rinaldini

Quand se conformer c'est faire exception

Au fond le psychotique prendrait notre culture au sérieux dans deux sens. Premièrement, il prendrait la modalité hystérique d'appartenance comme si c'était pour de bon. Alors que pour nous, il s'agit d'un grand jeu où nous déplorons notre individualisme, où nous pleurons le déclin du Nom du Père, où nous regrettons le bon vieux temps où le symbolique était solide. Nous, névrosés, nous érotisons notre filiation, nous recevons un héritage qui implique qu'on s'affirme comme individu contre lui. Le psychotique, lui, prend ça au sérieux. Puisque tout le monde recule alors reculons ! Deuxièmement, il refuse l'hystérie ambiante. Il doit se conformer à l'héritage symbolique mais avec la difficulté de repérer ce que c'est que l'ordre symbolique de nos sociétés pour pouvoir vraiment s'y conformer.

Il est évident que cela n'est pas une position commode.

Est-ce que la psychose, serait le fait d'un sujet qui ne dirait pas oui à la fonction paternelle ? C'est-à-dire à l'ordre symbolique. Il ne symboliserait pas ce que nous appelons la fonction paternelle puisque symboliser la fonction paternelle c'est lui dire oui. Pour dissiper d'entrée de jeu tout malentendu je soutiendrai que cette assertion en forme de question préliminaire concerne (selon des modalités différentes mais non divergentes) tout autant LA psychose que LA folie, terme dont l'usage fréquent est garanti dès lors qu'il s'agit, selon les bons préceptes du jugement d'attribution, de qualifier avec un émerveillement pas toujours contenu toute attitude, tout acte, tout choix comme étant en dés-accord avec la Norme, avec la Raison commune voire une position de refus radical. Ce que je nomme dés-accord concernant la folie n'est pas une simple discordance, un décalage ou un écart par rapport à la norme, qui relèvent plutôt pour moi de ce qu'on peut désigner comme étant « le style ». Je soutiens que dans ce que l'on nomme « folie », il s'agit d'un processus analogue à la constitution du délire chez un psychotique en crise, qu'il s'agit bien d'un refus radical comme pour la psychose, mais qu'en outre la dimension dans laquelle opère l'agent du « délire » d'une « FOLIE » n'est pas la même que celle dans laquelle opère l'agent du délire dans une crise psychotique. Mais n'anticipons pas.

SANYASI

Je partirai donc de cette idée que dans notre culture la symbolisation de la fonction paternelle doit bien avoir une modalité anthropologique.

Je vais me référer aux travaux d'un anthropologue français spécialiste de l'Inde, Louis Dumont qui est mort il y a déjà quelques années dans une certaine indifférence et au sujet duquel je pense que nous pouvons trouver appui pour développer cette question.

Pour Louis Dumont¹, la culture occidentale aurait commencé 1 500 ans avant Jésus-Christ avec l'apparition de la figure du renonçant. Figure bien connue en Inde par exemple comme étant celle du SANYASI. Notons par exemple que la figure du renonçant va devenir classique en Occident et que nous la connaissons bien puisqu'il s'agit du choix monastique.

L'idée centrale est donc celle-ci : le SANYASI renonce au type d'intégration que lui offre la structure symbolique où il est né. C'est-à-dire qu'il recule devant sa propre intégration et part à la recherche d'une autre vérité, ailleurs. Pour Dumont la figure du renonçant serait à l'origine de la culture chaude. Pour le dire brièvement, la culture chaude serait celle qui a une histoire. Alors que la culture froide ce seraient toutes les autres cultures mais pas seulement les cultures primitives par exemple cela concernerait aussi l'Inde. Sommairement disons que ce sont des cultures où il n'y a pas un taux élevé de transformations historiques. Donc cette distinction entre culture chaude-culture froide, c'est la modalité d'accès au symbolique², c'est la manière dont nous traitons cette porte d'entrée au symbolique qui est la symbolisation de la fonction paternelle. Pour Dumont la figure du renonçant serait à l'origine de la culture chaude disons de la culture occidentale en tant qu'il s'agit d'une culture essentiellement individualiste. Il est vrai que dans notre culture l'individu constitue la valeur dominante alors que dans une culture froide, culture holiste, la totalité du social est plus importante que l'individu.

Donc, si nous suivons cette idée, dans une culture individualiste le lien social qui devrait nous accueillir, le fond symbolique de ce lien social est lié à un contrat où notre volonté est en jeu. Ce qu'il est extrêmement important de souligner c'est que ce contrat fait peser sur l'individu la consistance du symbolique dont il dépend. C'est-à-dire que le lien social est pensé comme subordonné à un contrat, à un acte réel de la raison réfléchie de chacun (chaque un). Alors que dans une société froide, le symbolique est déjà là, du fait de la communauté dans laquelle je dois être initié, je dois être introduit. Il s'agit ici de toute la différence que nous nous devons de repérer entre société et communauté. Ce qui est important pour nous c'est que dans une société individualiste le symbolique est à la charge de chaque sujet. Il revient à chacun de décider de son alliance, de son intégration dans l'ordre symbolique de la société. Ce qui est remarquable c'est que la figure du renonçant est pour nous emblématique. Car son premier acte par rapport au symbolique est un acte de refus, un acte de recul, un je n'en veux pas, je n'en suis pas, je suis d'ailleurs, et c'est en quoi le sujet occidental s'affirme comme sujet, séparé de la communauté qui devrait le produire comme sujet. Et nous sommes là devant un énorme paradoxe.

Par ailleurs, autre fait remarquable pour nous, c'est que la figure du renonçant situe l'hystérie dans notre culture occidentale comme absolument centrale. Car, nous pouvons remarquer que le renonçant, d'un point de vue

¹ Louis Dumont, Essais sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne, Paris, Le Seuil, 1983.

² Nous tiendrons pour acquis, ce qui est loin de se vérifier dans les échanges concernant ce concept, que nous sommes d'accord sur ce que nous entendons par LE symbolique.

3 Voir le séminaire de Charles Melman, inaugural de la création de l'Association freudienne internationale après la dissolution de l'AFP. Nouvelles études sur l'hystérie, 1984, réédité chez Érès en 2010.

clinique représente pour nous la figure de l'hystérique. On peut soutenir que la propriété des cultures chaudes, c'est un discours dominant qui est le discours hystérique.³

NOSTALGIE

Si nous résumons : La modalité d'accès à notre culture, la porte d'entrée qui permet de symboliser la fonction paternelle, c'est une érotisation du père. C'est-à-dire qu'il s'agit dans un premier temps de le symboliser puis dans un deuxième temps de le nier, de s'éloigner de lui, de faire exception à son héritage. La conséquence de cette double opération c'est évidemment la nostalgie. C'est la lamentation sur le déclin du symbolique qui n'est pas contingente, mais consubstantielle à notre culture, c'est le regret de ce que nous pourrions être si nous étions nés dans une culture froide. Nous nous plaignons en fait de la modalité hystérique de notre mode d'accès au symbolique. Nous regrettons le « je n'en veux pas » qui fait de nous des individus. Cette nostalgie est très agissante du point de vue social. Par exemple les phénomènes totalitaires naissent à partir de cette nostalgie. Car en définitive de quoi s'agit-il dans les phénomènes totalitaires sinon de fonder des communautés véritables auxquelles on peut rêver d'appartenir sans réserve. C'est l'idée de trouver un critère réel, biologique, comme la race par exemple qui puisse faire communauté sans réserve, sans qu'on ait à érotiser hystériquement son appartenance. Et ce n'est pas un hasard si du coup ces communautés fonctionnent sur un mode paranoïaque. Si cette nostalgie est fondée, si elle est inévitable dans notre culture, lorsqu'elle se réalise cela coûte très cher puisqu'elle se réalise sur un mode paranoïaque dans une culture qui n'est pas faite pour cette réalisation.

Avant d'avancer un peu plus, soulignons deux points à propos du oui et du non :

OUI OU NON ?

Le premier point est que nous sommes, à partir de ce que j'avance, dans une grande proximité avec le concept freudien de Bejahung et la lecture qu'en propose Lacan pour qui, le mystère, c'est le mot qu'il emploie, c'est : Qu'est ce qui fait que sur le réel humain va se greffer du signifiant ? Il nous dit que ce Réel appelle l'inscriptibilité, que le récepteur originaire n'est pas passif mais passible, qu'en somme il dit oui. La façon dont Lacan parle de cette activité mélangée à la passivité, est la suivante, il dit que le oui dont il parle est ce que Freud va reconnaître de plus radical dans l'origine du processus de la création humaine, et que Freud appelle la bejahung.⁴

4 Voir la contribution d'Alain-Didier Weill, séminaire de l'aeft n°13 *L'Amer corps*, pages 131 et suivantes, Le Savoir dans le Réel.

Le deuxième point c'est que nous percevons également une parenté avec la question centrale de la négativité. Freud parle déjà de négativisme concernant les psychoses. En médecine, Joseph Guislain dans le *Traité théorique et pratique des maladies mentales* en 1852 note déjà la répulsion, le mécontentement de tout, l'aversion pour les personnes chères, le refus de parler, de manger, de se laver, de se coucher... Et Freud concernant les paranoïas met à jour trois modes de négations possibles du « je l'aime » : le délire de jalousie qui contredit le sujet. Le délire de persécution par négation du verbe qui contredit. L'érotomanie où l'objet est nié.

Pour le coup, que serait un psychotique ? On pourrait dire que ce serait celui qui refuse cette modalité hystérique d'accès au symbolique. Celui qui prendrait notre culture pour une culture froide. Celui qui s'y intégrerait en faisant l'économie du recul hystérique. Celui qui s'y adapterait dans une sorte de conformité, de normalité, sans passer par le moment de recul hystérique.

Dans une société froide celui qui fait exception à l'ordre symbolique à deux destins possibles. Soit la mort, soit la chamanisation, c'est-à-dire l'intégration de l'exception. Et cela se fait assez facilement dans une culture froide. Dans notre culture c'est beaucoup plus difficile, car faire exception signifie se refuser à faire exception. Par ailleurs quelle place notre culture aménage-t-elle pour celui qui ne se soumet pas à l'hystérie nécessaire ? Il faut reconnaître que la psychose dans notre culture n'est pas très vivable car ce que notre culture valorise c'est la raison subjective ce qui implique qu'il est très difficile de se conformer à quoi que ce soit c'est-à-dire à la raison objective.

LA RAISON SUBJECTIVE

La question de la raison subjective est une question qui va très loin du point de vue moral.

À partir du moment où la décision se situe du côté du sujet d'être ou ne pas être de cette famille, il n'y a plus de critères moraux possibles. C'est un des drames de la raison subjective. Ce que rapporte Hannah Arendt⁵ du procès d'Adolf Eichmann c'est qu'à un moment il dit pour justifier ses actes « Je suis kantien ». À la question du président qui lui demande « Comment kantien ? » il répond « J'ai lu La critique de la raison pratique » et effectivement il se comporte selon un de ses principes : « Agis toujours de telle façon que ta volonté puisse coïncider avec la volonté générale ».

Il est clair que dans notre culture la balance penche du côté de la raison subjective. C'est-à-dire la raison comme faculté du sujet et non inscrite dans l'ordre qui organise notre société. Or la raison subjective n'a pas de critères, ou plutôt son seul critère est abstrait, c'est la qualité de la performance. La raison subjective n'a pas les moyens de juger de l'acte autrement que par la qualité de la performance. Un des textes les plus remarquables que l'on trouve chez Horkheimer et Adorno dans les années 1940 et qui concerne la « Dialectique de l'illuminisme », dialectique de l'Aufklärung, se trouve dans le troisième chapitre intitulé Kant avec Sade.⁶ Nous sommes dans les années quarante et c'est-à-dire bien avant le texte de Lacan « Kant avec Sade ». Sans doute Lacan avait eu connaissance de ce livre. Horkheimer et Adorno mettent en valeur qu'à partir du moment où le fondement de la morale est du côté du sujet, du côté de la raison subjective comme dans l'entreprise kantienne, alors la morale ne peut être qu'abstraite est qu'à ce titre la morale kantienne est absolument équivalente à la sadienne. La réalisation de la morale kantienne ce sont les 120 journées de Sodome.

LE DÉLIRE D'AUTONOMIE DU NÉVROSÉ

La raison subjective n'est pas sans rapport avec ce que dit Lacan dans le séminaire Les psychoses lorsqu'il parle de l'hypertrophie moïque du psychotique. Cela peut sembler obscur, comment chez le psychotique envisa-

⁵ Hannah Arendt, *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, Essai poche, Folio, collection Histoire, 1991.

⁶ Le livre est épuisé mais son contenu est repris dans un autre ouvrage, Max Horkheimer et Theodor W. Adorno, *La dialectique de la raison*, Gallimard, Coll. Tel, 1974.

7 LIII *Les Psychoses*, Leçons des
8 et 15 février 1956.

ger une telle instance moïque ?

Une clé se trouve dans le séminaire lorsque Lacan aborde la question du discours de la liberté du névrosé qui consiste en ce que chaque névrosé se vit et se parle comme un homme libre, comme un homme pouvant choisir.⁷

Nous sommes en France dans les années 1950-1956, la philosophie existentialiste c'est-à-dire une philosophie de la liberté et du choix occupe le devant de la scène. Et Lacan dit : le discours de la liberté du névrosé est un délire et il insiste sur ce point. Il l'appelle « le délire d'autonomie ». C'est d'ailleurs chose rare que Lacan parle de politique ! Il dit quelque chose comme ceci : au plus le discours politique revendique la liberté abstraite, fondamentale pour l'être humain, au plus l'efficacité politique va diminuer.

Alors en quoi le discours de la liberté du névrosé est-il un délire ? Nous sommes conduits pour se le représenter à imaginer un sujet divisé, d'un côté son savoir inconscient, c'est là où il y a la répression de la fonction paternelle, ce qui d'ailleurs fait partie de sa symbolisation. De l'autre côté le Moi, avec quelque chose d'analogue à la constitution d'un délire sur lequel se fonde le Moi avec la certitude de son autonomie. Mais il faut rappeler ce qu'est la métaphore. C'est une opération qui suppose la primauté de la signification sur le signifiant. La métaphore paternelle, c'est l'opération du névrosé qui institue dans le champ des signifiants de son savoir une référence privilégiée. Une référence privilégiée qui distribue les significations et en même temps lui promet une signification, et cette signification est le gain de sa filiation.

Le sujet psychotique ne dispose pas de cette référence, il erre dans un savoir métonymique. Lorsqu'une injonction lui est faite de se référer à une métaphore paternelle qui n'est pas symbolisée par lui, donc une injonction de se référer à une référence impossible, cette référence lui revient non pas dans le symbolique, puisque cette fonction n'existe pas, mais lui revient dans le réel. Donc, il se trouve confronté à la tâche de construire une métaphore semblable à une métaphore névrotique de filiation. C'est cela un délire. La constitution d'un délire, c'est la constitution d'une fonction paternelle qui fait retour dans le réel et avec laquelle le sujet doit organiser une métaphore comme n'importe quel névrosé le fait avec une fonction paternelle symbolisée. Autrement dit, c'est par le délire qu'un sujet psychotique tente de construire pour lui-même une signification qui ne lui est pas garantie par une filiation symbolique. Freud rappelons-nous, disait à propos du Président Schreber, que la constitution de la métaphore délirante était auto thérapeutique.

Si nous revenons au délire d'autonomie du névrosé nous rencontrons quelque chose d'analogue.

L'effet de la répression paternelle du côté du savoir inconscient implique la nécessité pour le sujet (en ce qui concerne le moi) de s'inventer tout seul une signification dans une filiation que le moi ne peut reconnaître. Ceci a pour conséquence que le névrosé se fonde, s'auto-fonde pourrait-on dire sur une métaphore dans laquelle il est son propre père. Ainsi le délire d'autonomie est un délire de non-filiation, nous pouvons dire d'ailleurs que plus ou moins c'est le lot commun de tout névrosé. D'où peut-être la fascination névrotique pour la folie, mais dans la dimension de la plainte névrotique de ne pas être fou. Ce que nous pouvons appeler FOLIE en dehors de toute crise psychotique, c'est exactement cela. C'est la constitution d'une métapho-

re en vue de se doter d'une signification en dehors de toute filiation mais dont l'agent est dans l'imaginaire et non dans le réel comme dans la crise psychotique.

Concernant un sujet psychotique, avant même de chercher dans la contingence de sa vie ou dans l'histoire de sa famille, on peut constater, je le répète, que notre culture consiste en une sorte de mandat : chacun doit soutenir l'ordre symbolique. D'une certaine façon, on retrouve cela, pour reprendre notre vocabulaire, dans l'injonction à faire appel au nom du père, dont parle Lacan. À savoir, il est demandé à chacun, premièrement de décider sa propre intégration à l'ordre symbolique qui est son héritage, deuxièmement, de confirmer cette intégration par un recul. Et celui qui dans notre culture ferait exception, se trouverait en contradiction car, refuser son héritage c'est satisfaire son exigence, l'accepter c'est la refuser.

Au fond le psychotique prendrait notre culture au sérieux dans deux sens. Premièrement, il prendrait la modalité hystérique d'appartenance comme si c'était pour de bon. Alors que pour nous, il s'agit d'un grand jeu où nous déplorons notre individualisme, où nous pleurons le déclin du Nom du Père, où nous regrettons le bon vieux temps où le symbolique était solide. Nous, névrosés, nous érotisons notre filiation, nous recevons un héritage qui implique qu'on s'affirme comme individu contre lui. Le psychotique, lui, prend ça au sérieux. Puisque tout le monde recule alors reculons ! Deuxièmement, il refuse l'hystérie ambiante. Il doit se conformer à l'héritage symbolique mais avec la difficulté de repérer ce que c'est que l'ordre symbolique de nos sociétés pour pouvoir vraiment s'y conformer.

Il est évident que cela n'est pas une position commode. Et cela pour deux raisons :

La première est que notre culture (et c'est sa spécificité) ne dispose pas d'un ordre symbolique suffisamment explicite pour qu'il soit vraiment possible de s'y conformer. Puisqu'elle est prévue justement pour que chacun s'interroge sur son appartenance et se fasse le chantre de son indépendance vis-à-vis d'elle. Ce qui fait qu'y être conforme c'est quand même difficile ! La deuxième raison va avec la première. Notre culture exprime en quelque sorte un mandat d'indépendance. Elle exige que ses sujets soient des individus c'est-à-dire que chacun à la fois prenne à sa charge et conteste l'ordre symbolique auquel il veut appartenir. Alors, si on ne peut pas érotiser sa position hystérique, ça devient compliqué. Le recours à la conformité est douteux puisqu'être conforme c'est faire exception. Si on ne peut pas obéir à ce mandat, si être conforme est impossible, la solution pour certains est le recours à un ordre symbolique d'emprunt, qu'on s'invente, comme s'il était imposé du dehors. C'est-à-dire délirer.

MAIS QU'EST-CE QUE LE DÉLIRE ?

Qu'est-ce qui fait que dans la psychose nous reconnaissons un délire comme étant un délire ? Il ne s'agit pas d'un trait phénoménologique parce que sous l'angle de la vraisemblance le système du président Schreber n'est pas plus vraisemblable que la religion catholique. En effet en quoi la transsubstantiation serait moins invraisemblable que la copulation opérée par des rayons divins ? Le délire c'est quand l'agent de la métaphore délirante se trouve dans le réel et non dans le symbolique, une métaphore peut-être déli-

rante, c'est-à-dire l'agent dans le réel, sans être invraisemblable. Elle peut même être tout à fait analogue à une métaphore névrotique. Un sujet psychotique peut très bien construire une signification viable à partir d'une histoire familiale qui ressemble à un roman névrotique.

Il ne faut pas penser uniquement aux ondes magnétiques, aux ondes radioactives, aux rayons divins, à la machine qui influence à distance, etc. quelque chose d'aussi banal qu'un grain de beauté héréditaire peut jouer le même rôle parce qu'imposant de s'inscrire dans une filiation, la mère par exemple ayant le même grain de beauté au même endroit. Alors qu'est-ce qui rend possible de reconnaître la présence réelle du pôle paternel ? Et bien c'est dans le transfert. Est-ce que le sujet situe la fonction paternelle dans le réel ou dans le symbolique ? L'analyste doit pouvoir repérer si ses paroles sont reçues en tant qu'hallucination auditive ou en tant que signifiant. Pour le dire autrement est-ce que la fonction paternelle afin de produire une signification chez le sujet a besoin ou non d'une conversion du réel au symbolique ? Mais cela est très délicat, face à un délire constitué. En dehors du transfert de la cure, il est très difficile de décider ce qui est délire ou pas. Lacan a bien eu raison face à Joyce de se garder de trancher. Nous n'aurions pas eu le quatrième rond !